

Un entretien avec... François BOIELDIEU

Un beau jour de l'An du Seigneur 1269, certaine Comtesse de Toulouse, laquelle était la propre belle-sœur du bon roi Saint-Louis régnant, reçut du ciel l'inspiration de passer le reste de son exil terrestre dans une pieuse solitude. Le jour était beau, je l'ai dit ; avec quelques saintes compagnes, elle dut remonter le cours de la Seine. Là où devait s'étendre sur le paysage, la rougeole des lotissements de Villeneuve-Saint-Georges, un petit affluent se faufilait entre les prairies et les bois. Elle s'arrêta à un coude. Bientôt un « moustoir » s'y éleva, avec son église, ses communs, son moulin. Puis, les siècles passèrent et, le moulin excepté, tout retourna à la poussière et aux gravats : la solitude reprit le vallon jusqu'en 1812.

C'est un beau jour de cette année-là que quelque notable commerçant du Sentier, sensible sans doute — ô Walter Scott ! — au charme des ruines, choisit ce coin désert pour cadre de sa maison des champs. Elle s'éleva, confortable et bourgeoise, développant sa belle façade d'ordonnance classique : deux croisées de chaque côté d'une porte ouvrant sur un petit perron à balustrade de fer forgé et que surmontait un bas-relief où des amours potelés jouent



avec les attributs des arts, comme si le logis avait prévu lui-même son futur propriétaire. En juillet 1818, François Boieldieu avait voulu donner au théâtre une œuvre qui fut, en quelque façon, son discours de réception à l'Institut où il venait d'entrer : ce fut *Le Chaperon Rouge*, dont le succès fut vif. Il le paya d'une fatigue telle que sa santé en fut ébranlée. Quadragénaire (il était né à Rouen en 1775), Boieldieu commençait à penser aux arbres, aux fleurs, à la terre. Il acheta Jarcy. De compositeur, il se fit architecte : c'est lui qui le dit. Pendant sept ans, il ne va plus donner qu'une œuvrette : ces *Voitures versées* qui reparurent, d'ailleurs, voici peu d'années, à l'Opéra-Comique et qui, en 1818, n'étaient déjà plus une nouveauté que pour les Parisiens. Ce petit opéra-comique avait été créé à la cour de Russie où le compositeur s'était réfugié après son imprudent mariage avec Clotilde Mafleuray, danseuse de l'Opéra dont la chronique scandaleuse s'occupait avec une fort désobligeante obstination. Il avait maintenant en Phillis Deroye une très digne compagne, et il attendait seulement que la mort l'ait délivré des chaînes de Clotilde (cela survint en 1826), pour se lier avec Phillis par les nœuds les plus tendres et les plus légitimes. Entre-temps, il avait partagé, avec Scribe, le 10 décembre 1825, le triomphe de la *Dame Blanche*. De partout, on le pressait maintenant de donner un pendant à ce chef-d'œuvre...

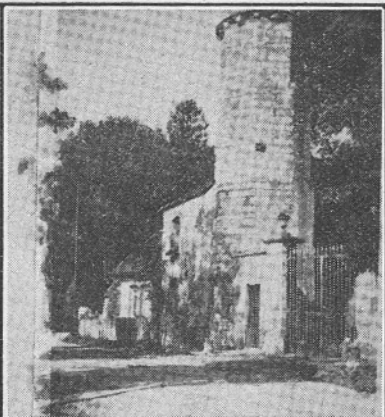
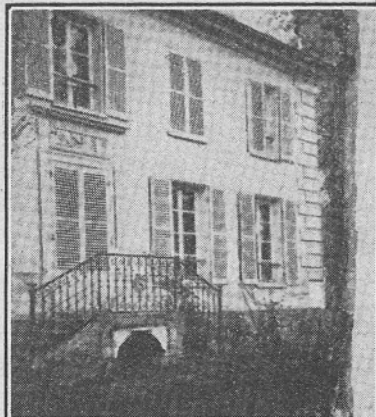
Il ne coûte rien de rêver. Nous sommes à l'automne de 1828. Voulez-vous même une date exacte ? Le 8 octobre 1828... Nous voici donc à un hiver des *Deux Nuits* (20 mai 1829), et Boieldieu a encore exactement six ans avant de glisser dans la nuit définitive (8 octobre 1834)...

La saison commence à différencier les arbres dans la masse profonde de la forêt de Sénart. Le petit perron mouillé est semé de feuilles mortes. Je sais que *l'esprit du maître est délicat et fin* ; que sa *causerie est attachante au possible*, au moins les jours où il pouvait avoir le verre en main. C'était là sa gaité, à lui qui avait toujours la larme à l'œil. Et de tous côtés on disait : *qu'il est heureux !* Mais je sais aussi que les ombres les

plus heureuses ont ceci de commun avec les chefs d'Etat : qu'elles ne souffrent point qu'on leur pose des questions. Ainsi dans le silence d'une après-midi d'automne, n'ai-je eu qu'à écouter l'ombre de Boieldieu me faire, sous les vieux arbres toujours debout dont il aima l'ombrage en ses jours terrestres, des aveux ou mieux des confidences qu'il avait faites alors du bout de sa plume (1).

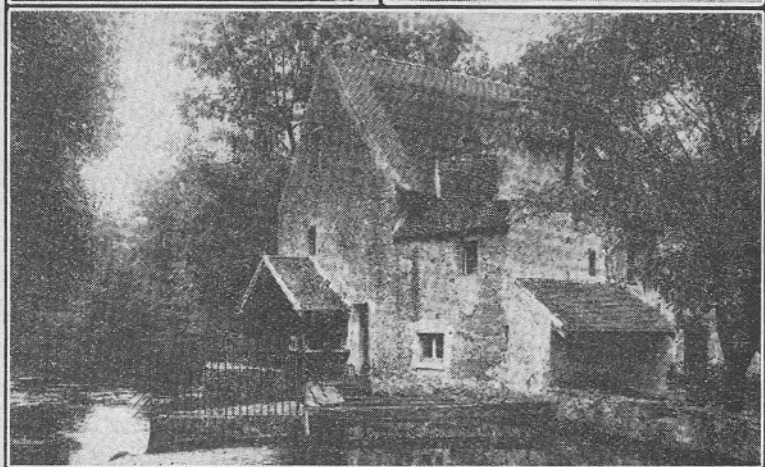
— Ah ! certes, je suis heureux, me dit-il : je jarcine. Jarciner, Monsieur, c'est vivre loin du Faubourg Montmartre, entre ceux que j'aime : ma femme, ma fille, mon fils et mon petit-fils, car ma fille Adèle m'a fait grand-père. Mon fils Adrien montre des dispositions pour la musique. J'ai d'incomparables amis : les Fournier, de Rouen. J'ai d'excellents voisins : plus je voisine avec Rossini, plus je le connais, plus je m'y attache. J'ai mon petit domaine, mes fruits, ma vigne (j'ai mis mon vin en pièce), ma chèvre, ma vache (je ne puis souvent boire que du lait). Et je travaille en chantant : je ne le puis autrement. J'ai mes collections aussi, car j'aime la peinture et, à l'occasion, je manie le crayon ou le pinceau. Vingt fois sur le métier, ou sur le piano, je remets mon ouvrage.

... Le manuscrit d'un livret reste plus ou moins longtemps dans ma poche ou sur mon bureau sans que je songe à l'examiner. Mais dans cet intervalle qui paraît un excès de paresse aux intéressés parce qu'ils ne voient ni l'œil en feu, ni les mains sur le piano, le sujet se dispose dans mon imagination ; les morceaux qui doivent entrer et concourir à son développement galopent dans ma tête les uns à côté des autres, se disputant à qui arrivera le premier comme dans une course au Champs de Mars. A la suite de cet accès de fièvre, l'imagination se calme, ou plutôt la fatigue nerveuse oblige au repos. On l'ap-



A gauche, en haut, la maison de Boieldieu, à Jarcy. La troisième fenêtre est celle de la chambre où mourut le compositeur.

A droite, en haut, ruine à proximité de la maison.



En bas, le moulin de Jarcy.

(1) Dois-je dire que tout ce qui est en italique dans cet article est extrait, presque mot à mot, des lettres de Boieldieu lui-même ?

pelie, on ne l'obtient pas. Mais un des morceaux engagé dans la lutte atteint alors le but. C'est habituellement celui qui me flatte le plus. Je le chante intérieurement. Je le lie à son instrumentation, que je m'efforce de rendre aussi dramatique que le chant. Cette conception première est parfois fort laborieuse. Toute la vie du compositeur se risque dans ce travail et, soit dit sans plaisanterie, je ne sais trop si le travail de l'enfantement réel est plus mortel que celui-là. On ne reprend l'existence qu'en le terminant. Il est aussi accompagné, outre les souffrances morales de toutes les souffrances nerveuses, crampes, crispations, enfin tout le cortège. Et souvent il laisse une bonne palpitation de cœur en enlevant le repos, le sommeil et l'appétit...

...Ce n'est pas que je me plains de la destinée. Quand j'ai débuté avec *La Dot de Suzette* en 1795, et même trois ans plus tard, lors de mon premier succès, ce Calife de Bagdad qui eut sept cents représentations, la musique tendait à se faire sévère et scientifique : Chérubini donnait sa Lodoïska, Méhul sa Stratonice, Lesueur sa Caverne, Berton ses Rigueurs du Cloître. J'aurais pu en faire autant, moi aussi. Ne l'ai-je prouvé dans *Béniowsky* ? J'ai préféré des œuvres de tempérament plus discret, plus aimable, plus réservé, plus fin. L'art n'est jamais qu'un heureux mensonge. Et la Dame Blanche m'a prouvé que j'avais raison. Elle m'a fait manger « des confitures », cette excellente dame. Et l'Empereur de Russie lui-même m'a adressé une bague à cette occasion. Il fait pendre, mais il donne de belles bagues ! Par contre, vous ne pouvez vous douter combien ce succès a armé contre moi tous les confrères jaloux... Je sais que la situation est critique pour la musique. Ce qu'on écrit de l'état de détresse où sont les arts et les artistes à Paris m'afflige profondément. L'Opéra-Comique devient chaque jour plus mauvais : il est pitoyable en acteurs, en orchestre, en tout ! On dit que la direction va culbuter, cela est probable. En attendant, on ne peut travailler pour ce théâtre. A l'Opéra, il y a des ouvrages pour trois ans. Pour quel théâtre composer, je vous le demande. Tout cela me forcera à vendre Jarcy. Mais non ! je compte sur mes Deux Nuits qui, il est vrai, me donnent bien du mal. Le livret en est de ce J.-N. Boilly qui a jadis donné ses Deux Journées à Chérubini. Il y faudrait des corrections. Je pense à Güttinger qui a bien du talent, ou à Scribe qui a du génie. Je donnerai à cet ouvrage le ton et la couleur de ma Dame Blanche en m'efforçant de produire de grands effets avec des moyens simples, et de tirer tout le parti des effets d'opposition : c'est par exemple ce que vient d'apprendre à mon fils — lequel a encore à apprendre — la belle Messe de Lesueur. Non pas que je sois ennemi de toute nouveauté. Depuis ma jeunesse, la coupe musicale est changée. Il faut, sans trop sacrifier à la mode, faire cependant quelque chose pour elle. Si l'on eut pas agi ainsi de tout temps, nous en serions encore à Lully ! Et je ne me sens aucun désir de reprendre les tragédies de Quinault. Hier, certain Antony Béraud m'a offert un Faust, mais Scribe doit traiter le sujet pour Meyerbeer. Je désire toutefois la collaboration de ce Béraud pour quelque sujet original et tant soit peu diabolique, ce genre offrant beaucoup de ressources à la musique. On m'a aussi demandé l'an dernier des chœurs pour le Moïse de Chateaubriand, à moi qui admire tant le Moïse de Rossini... Mais pour l'instant je ne compte que sur les Deux Nuits : puissent-elles me rapporter mes six sous. Pourquoi six sous ? Je vais vous dire la chose en deux mots :

...A l'âge où j'étais encore, à Rouen, le petit Boiel, j'avais un magister brave homme, mais sac à vin comme pas un et qui s'appelait Broche. Broche était maître de chapelle à la cathédrale. Un jour que j'y entrâis pour entrer à sa tribune, un vieux pauvre m'arrêta sur les marches. Pris de pitié, je lui offris toutes mes économies. C'était six sous. Il me bénit et me dit : « Cela vous portera bonheur. Souvenez-vous de moi, mon petit, chaque fois que vous serez heureux... »

Ces six sous, les Deux Nuits ne les donnèrent pas, en mai 1829, au pauvre Boieldieu. N'empêche que Richard Wagner, pour conduire Lohengrin et Elsa de Brabant dans la chambre nuptiale, ne se fit scrupule de tirer parti de certain charmant petit chœur de cet ouvrage.

La Révolution survint, celle de 1830. La pension de Charles X fut supprimée. Supprimée aussi la pension de retraite du Conservatoire, et la petite rente de 1.200 francs de l'Opéra-Comique. En plus, l'Opéra en 1831, montait *Robert le Diable*.

Boieldieu ne vendit pourtant pas Jarcy. Mais son état empirait. Une phtisie laryngée lui fit chercher au loin le soleil et la santé. Tout au plus, entre des voyages à Hyères, à Cauterets, à Pise, écrivait-il un galop pour un Bal de l'Opéra. Aux premiers froids

de 1834, il voulut revoir Jarcy : c'est là que je veux reposer, disait-il. Et c'est là que, le 8 octobre, il y a un siècle,, — à l'heure où la nuit tombe — la nuit, c'est l'heure de mourir —, à l'heure où s'assombrissaient les vitres de sa chambre, la dernière à l'angle de la façade, vint le prendre cette Dame Blanche qui n'oublie personne...

8 octobre 1934.

Je viens de revoir la fenêtre. Elle est fermée comme alors. Le perron est couvert de feuilles mortes. Et près de la grille rouillée, le banc moussu semble attendre...

JOSE BRUYR.